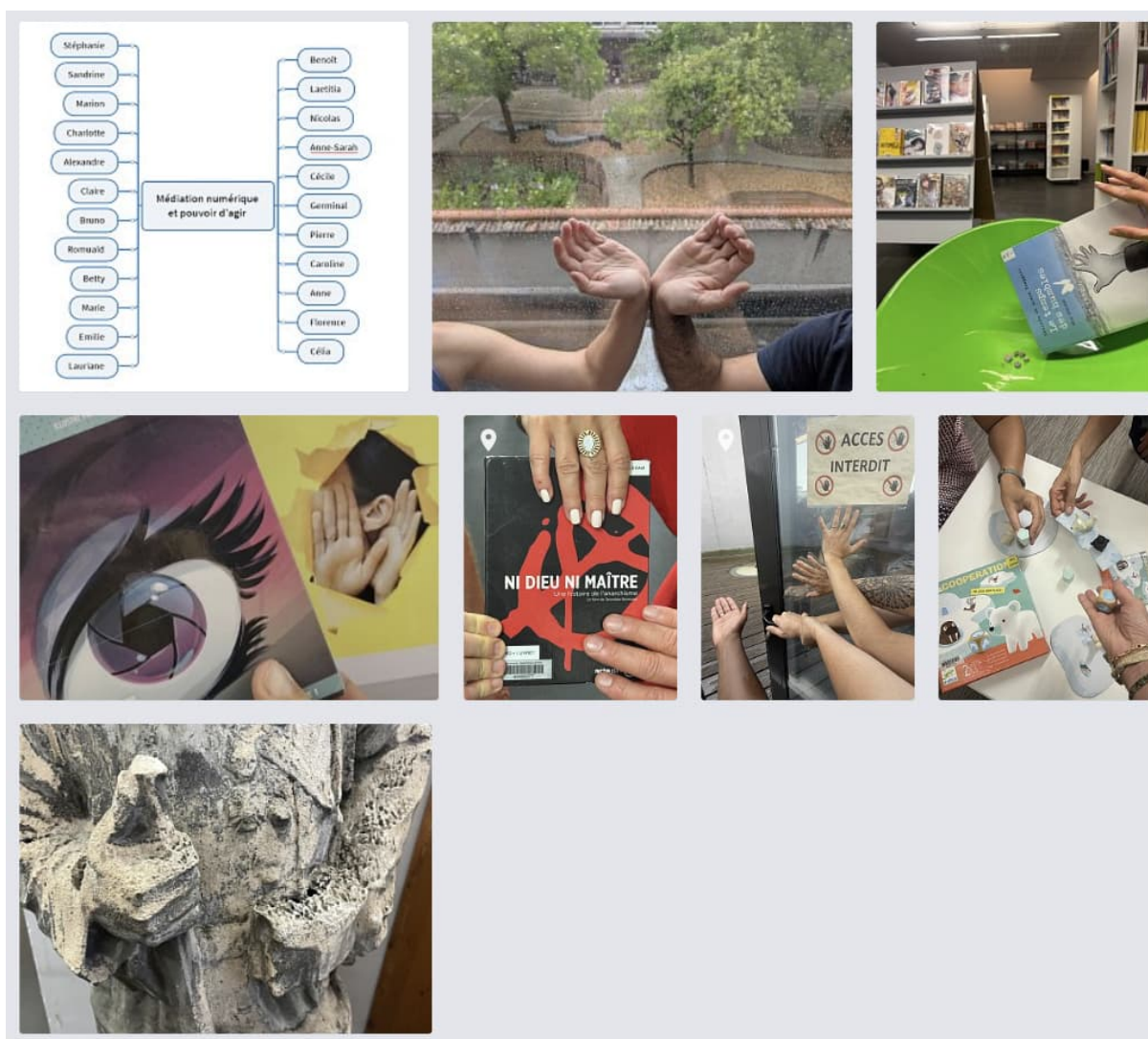




Atelier de médiation numérique et pouvoir d'agir — Groupe 2

Villeurbanne, Le Rize, mercredi 1er juillet 2026 (16h30–18h) — animé par Benoît Labourdette. Réécriture pour la compréhension à partir de la transcription. L'identification des locuteurs dans l'enregistrement est très peu fiable (répliques de participants attribuées à l'animateur et inversement) ; les échanges ont été reconstitués au plus près du sens probable. Les passages les plus incertains sont signalés.

Accueil et cadrage

Deuxième session de la journée, en fin d'après-midi (jusqu'à 18h), dans un contexte de canicule — plusieurs participants logent en Airbnb ou à l'hôtel sans climatisation. L'atelier porte sur la médiation numérique et le pouvoir d'agir : on va créer des photos ensemble et en tirer une méthode.

Benoît installe un dictaphone au centre pour enregistrer. On élargit le cercle, on partage les prénoms, qu'il note à l'écran (Laetitia, Nicolas, Cécile, Lauriane, Charlotte, Arnaud, Sandrine, Stéphanie, Germinal, Pierre, Caroline, Aline, Laurence, Célia, Émilie, Marie, Betty, Bruno, Claire, Alexandre, Romuald...). Le groupe compte environ 22 personnes, réparties en équipes de trois (et un quatuor).

Le déroulé annoncé : une expérience de création photographique, puis un moment de restitution un peu atypique, puis un commentaire méthodologique.

La consigne technique

Chaque équipe réalise **une photo** et la met en ligne de façon autonome. Benoît fait la démonstration : on flashe le QR code (un par équipe), on arrive sur une interface, on clique sur le petit dossier puis sur « envoyer », on « navigue » pour aller chercher la photo dans les fichiers ou la galerie (une option « redimensionner » accélère le chargement), on téléverse. La photo n'aura pas de légende : on la renomme avec les prénoms de l'équipe via le bouton « renommer », en haut à droite. Chaque groupe dépose dans son propre espace (« groupe 1 », « groupe 2 »...) et il est interdit d'aller voir ce que les autres ont déposé. Benoît rassure ceux que le numérique inhibe : il fera les manipulations si besoin, et il suffit qu'une personne un peu à l'aise s'en charge par équipe.

La consigne créative

Thématique : « **développer le pouvoir d'agir** ». Les principes sont les mêmes que pour le premier groupe :

- **Faire une création, pas une illustration scolaire.** On peut être explicite ou totalement abstrait ; l'important est de se laisser inspirer, de s'amuser.
- **Se trouver d'abord un lieu,** se laisser inspirer par lui, plutôt que de partir d'une idée fabriquée dans sa tête faute de temps. Référence à Bruno Latour : nous ne sommes pas que des agents humains, le non-humain agit aussi.
- **Une contrainte formelle :** au moins une main dans chaque photo, ce qui crée un lien entre les images. Présence ou non d'êtres humains, mise en scène de soi ou non : libre.
- **Veiller à l'égalité des apports** dans l'équipe : il y a toujours quelqu'un qui parle plus fort et propose plein d'idées, et d'autres qui n'osent pas.

Temps imparti : quinze minutes.

Le protocole de restitution

On regarde les photos une à une, en grand. Règle centrale : **les auteurs d'une photo n'ont pas le droit de parler** pendant qu'on regarde leur image. Les autres renvoient ce qu'ils voient, ce que l'image évoque, ce qu'elle fait ressentir émotionnellement. Si une image n'évoque rien, on ne dit rien. Être « regardeur » et renvoyer aux autres n'est pas si facile.

Lecture des photos

La photo d'Anne-Sarah, Nicolas et Laetitia — l'amour est un chemin ouvert

Deux mains ouvertes, en perspective avec un chemin qui part derrière, au milieu d'arbres.

Lectures : un soutien humain qui accompagne et oriente, alors même que le chemin est déjà tracé ; une multiplicité de directions possibles ; une résonance entre l'action humaine et l'environnement. Benoît glisse une note d'humour (la canicule, l'attente de la pluie) puis propose une image forte : les deux mains pourraient former un cœur ouvert sur un chemin — « l'amour est un chemin ouvert ». D'autres développent : les bras comme des troncs, un « pouvoir naissant », les paumes ouvertes comme un **creuset**, signe de création, « la terre mère » fertile. Et le fait qu'il y ait deux mains dit que le pouvoir d'agir est **collectif**. Benoît relève qu'on se sent accueilli, comme autorisé à emprunter ce chemin, alors qu'il ne s'agit que d'un symbole.

La photo de Cécile, Charlotte et Lauriane — les petits cailloux et le livre

Une main indique une direction ; des petits cailloux ; un livre (*Tiers Livre*, dont le titre semble mentionner « des cailloux »). Deux lectures s'opposent. Pour les uns, le livre **déverse** les cailloux : semer de petits cailloux pour tracer un chemin, un effet papillon, une humble fondation ; la lecture, l'imagination et le rêve comme point de départ d'une action dans le réel ; et la bibliothèque elle-même (on est dans une bibliothèque) comme lieu de pouvoir d'agir. Pour les autres, c'est l'inverse : on **jette** le livre (« on a assez lu »), on quitte la bibliothèque pour aller agir, « faire la révolution » ; les cailloux comme restes de pavés, ou « cailloux dans la chaussure ». Benoît souligne la beauté de l'écho entre la main vivante et une main dessinée — une main d'enfant et une main d'adulte —, comme si l'enfant donnait la liberté (aux papillons) tout en étant soutenu par l'adulte qui « fabrique la bibliothèque ». Une métaphore de ce qui se passe à l'intérieur d'une bibliothèque.

La photo de Célia, Florence et Anne — garder les yeux et les oreilles ouverts (ou : Orwell en couleur)

Des photos d'œil et d'oreille, une main qui tient une photo d'œil, d'autres mains imprimées. Message affiché : garder les yeux et les oreilles grands ouverts, s'ouvrir au monde, ne pas se couper des autres. Mais la lecture bascule vite dans l'**ambivalence** : l'espace de l'image est très fermé, sans profondeur, ce qui crée un double effet. Et l'on peut retourner le sens : « on te surveille, on t'écoute » — une référence à Orwell, un œil devenu numérique, des écrans. « Du Orwell en couleur », sympathique en apparence mais qui reste Orwell. Une **mise en abyme** est relevée : un vrai pouce tient une photo d'œil, ce qui fait une photo de photos ; et une affichette derrière cache une partie du message d'origine, qu'on ne connaîtra jamais.

La photo de Claire, Romuald, Bruno et Alexandre — « Ni Dieu ni maître »

Trois mains autour d'un livre au titre libertaire (« Ni Dieu ni maître »), sur fond de robe rouge et de croix rouge. Benoît est frappé par l'écho purement visuel entre la croix rouge, la robe rouge et une main aux ongles soignés — « même les bourgeoises se mettent à l'anarchisme », une harmonie entre la main et la robe qui contraste avec le message. Les trois mains ont des attitudes très différentes (l'une crispée, « yes ! »). Lectures : un côté **relique**, un rituel — presque religieux ou « anarchiste » —, un serment collectif (« unis par le sang »), une main posée comme une allégeance en contradiction avec le propos du livre. Benoît relève le paradoxe entre « Ni Dieu ni maître » et un « QR code » très formaté, qui enferme. Il rattache l'image à la chanson de **Léo Ferré**, *Ni Dieu ni maître*. Sur le pouvoir d'agir, le message d'autorisation et de liberté totale est jugé fort, renforcé par la dimension du serment collectif.

La photo de Marie, Émilie et Betty — la force du collectif

Une porte qu'on ouvre, un « accès interdit », une multitude de mains et de bras (jusqu'à cinq, avec des reflets en symétrie qui évoquent des tentacules, Shiva, un personnage aux

pouvoirs surnaturels). On y voit la **force du collectif**, la joie, l'unité par le nombre — mais aussi quelque chose d'un peu « monstrueux » ou inquiétant, comme un « accès internet » avec toutes ces mains au-dessus. Une main tient la poignée (l'entrée de la maison), une autre montre le chemin, fait signe « allez-y, passez » : elle ouvre la porte mais ne s'en va pas seule, elle appelle d'autres à passer. Le collectif **légitime la transgression** : on a le droit d'aller là où c'est interdit. Benoît évoque un titre de **bell hooks**.

La photo de Marion, Sandrine et Stéphanie — le jeu coopératif

Des adultes jouent à un jeu de société coopératif (apprendre la coopération dès le plus jeune âge, dès 2 ans et demi). L'idée du jeu : ne pas faire tomber le pont et faire passer tous les animaux — une métaphore possible des enjeux **écologiques** et du réchauffement climatique. Chacun est en action, avec un rôle différent (l'un tient le pont...). S'installe une discussion amusée : sont-ce des adultes qui jouent à être enfants, qui testent le jeu, « des enfants dans des corps d'adultes » ? Benoît trouve le message beau : on peut éduquer à la coopération très tôt, et il ignorait que ce type de jeu existait.

La photo de Claire, Germinal et Caroline — la main, l'épée, le temps long

Une image plus sombre : un gros plan sur ce qui ressemble à une main tenant une épée, sur une statue ancienne, à laquelle il semble manquer des doigts. Lectures : une bataille, une « vieille bataille fatiguée », des reliques, les épreuves du temps — mais aussi l'**action inscrite dans la durée** : agir sur le moment peut avoir des conséquences à long terme, la pérennité d'une action, la trace d'une mémoire et d'une transmission. Plusieurs participants disent osciller entre deux émotions : la peur (quelque chose de figé, d'oppressant, « un gros plan sur une arme et un moignon » qui ne donne pas envie d'agir) et une lecture plus positive (agir pour « lui redonner son âme »). Le cadrage serré — imposé en partie par la consigne de la main — rend l'image plus interpellante que si l'on voyait la statue en entier. Benoît prolonge : parfois on est **contraint** d'agir, avec un prix à payer ; il y a des moments où l'on ne peut pas reculer, où cela nous dépasse.

Commentaire méthodologique

Inverser fabrication et restitution

Comme pour le premier groupe : atelier de pratique artistique en accéléré (consigne → fabrication → restitution), avec un **renversement** — on a passé bien moins de temps à fabriquer qu'à regarder, et la fabrication a été autonome. D'habitude, la restitution est le moment final et l'on se concentre sur la fabrication.

Ne pas expliquer : ce que ça change

En ne pouvant pas expliquer sa propre photo, on ressent souvent une gêne (« ma photo est la plus nulle », « les gens vont voir des choses que je n'y ai pas mises », « c'est un peu du foutage de gueule »). Mais c'est précisément l'intérêt : ces choses, **les autres les ont vues**. Dans les restitutions habituelles (expo, film, musique), on demande aux auteurs « pourquoi avez-vous fait ça ? », et ils imposent alors leurs intentions. Si les auteurs des photos avaient expliqué leurs intentions, on n'aurait pas pu voir ce qu'on a vu — on aurait été prisonniers, « dominés » sur le sens, non par mauvaise volonté mais par un système de domination.

Légitimer plutôt que valoriser

Le regard des autres vient **légitimer** le travail. Benoît écarte le terme « valorisation », qui implique un système de valeurs, donc une hiérarchisation, donc une violence. Il parle plutôt de **construction** : ce que je reçois du regard des autres institue un peu ce qui me symbolise. L'image n'est pas moi, mais elle vient me légitimer.

C'est le premier appui des droits culturels : la **valeur qu'on donne à sa propre culture**. La question pour celui qui encadre : comment faire pour que les personnes qui participent puissent donner de la valeur à ce qu'elles font ? Ici, c'est la **communauté** qui légitime et institue l'identité de l'objet produit. Benoît mobilise la notion psychanalytique de **symbolisation** : l'objet qu'on produit (mots, images) n'est pas nous, il est à l'extérieur de nous, mais ce faisant il nous *reconstruit* — il nous renvoie notre propre construction et nous permet de la nommer, de l'identifier hors de soi. La communauté institue la valeur de la construction de chacun, donc son identité.

La posture de l'artiste et le pouvoir d'agir

Dans la posture traditionnelle, l'artiste arrive avec ses compétences, ses œuvres, son projet, et les gens y sont intégrés ; il juge par l'esthétique (« ton cadrage aurait pu être comme ci »), se donne le rôle de dire ce qui est bien. Mais quid, alors, du pouvoir d'agir de la personne ? Benoît propose l'inverse : et si c'était l'artiste qui se laissait transformer, et si les participants pouvaient changer complètement le projet ?

La dimension patrimoniale et le numérique

Ce qui a été produit est un **patrimoine** : enregistré, conservé (sur un sous-dossier du serveur de son site hébergé à Clermont-Ferrand, dont il fait des copies, et dont la BNF fait aussi des copies). D'où une question sur les pratiques amateurs : dans les bibliothèques — lieux patrimoniaux —, patrimonialise-t-on les actions culturelles qui y sont menées ? Où est la trace ? Le raconte-t-on ? C'est difficile en pratique, la médiathèque dépendant des services informatiques de la collectivité.

Un incident à noter : Benoît a qualifié en passant, sur le ton de la blague, ces services informatiques de « semi-débiles » et « paranoïaques ». Une participante l'a **repris fermement**, rappelant le respect de la dignité des personnes et invitant à ne pas qualifier ainsi des collègues. Benoît a reconnu la remarque et présenté ses excuses, avant de reprendre son propos : le numérique importe parce qu'il permet de conserver des traces qui **nous appartiennent**, pérennes et légitimées, ce qui donne de l'importance à ce qui a été fait. Il distingue trois usages du numérique : la **communication/marketing**, la **gestion des documents** (services informatiques, sécurité), et la **médiation** — cette troisième voie, mal connue à la fois des communicants et des informaticiens, étant une zone importante à investir.

Esprit critique et transgression

Le pouvoir d'agir a un lien avec la **transgression** — oser faire ce qui n'est pas autorisé — et donc avec l'**esprit critique**, la pensée libre et personnelle. Or penser par soi-même a un coût social important : penser différemment, c'est risquer l'exclusion du groupe. D'où l'intérêt d'un espace **sûr et de confiance**, sans jugement esthétique, où chacun renvoie ce qu'il reçoit d'une image. Faire sa photo était « un grand risque » ; le dispositif vise à le désamorcer.

On ne juge pas une création

Une création est, étymologiquement, quelque chose de nouveau : on n'a donc pas de

critères pour la juger. Vouloir juger une création, c'est nier son objet même. Benoît dit chercher, en tant qu'artiste, à **lâcher ses critères** pour se laisser enrichir par ce que l'autre a créé. Objecter « mais les autres ne sont pas des artistes » est pour lui dangereux : qui décide de ce qu'est être artiste ? Il rappelle qu'environ **22 millions de personnes** pratiquent une activité artistique amateur en France, pas moins légitimes que les professionnels.

Il s'appuie sur **Jacques Rancière** (*Le Maître ignorant*, 1987) : dès qu'on explique quelque chose à quelqu'un, le dispositif même suppose qu'il est « plus bête » que nous. Rancière propose à l'inverse des groupes d'intelligence collective qui échangent entre eux. Un lien est fait avec l'intervention de **Jean-Pierre Chrétien-Goni** (rencontrée par une partie du groupe) : dans ses interventions en prison, il choisit de **ne pas** diffuser de spectacle « modèle » avant de créer, parce que cela prescrit une image et peut inhiber les personnes.

Un désaccord fécond sur la compétence

Une participante demande pourquoi Benoît relie systématiquement la **compétence** à la hiérarchie ou à la supériorité — n'est-ce pas plutôt une question de **posture** ? Elle juge le propos un peu **binaire** : soit un artiste compétent qui « éduque », soit un laisser-faire total qualifié de « bien ». Or l'artiste a une place et un savoir spécifiques, tout comme les autres parties prenantes ; l'enjeu est de voir comment les personnes sont ressources et responsables les unes pour les autres. Elle invite à assouplir la manière de raconter cela.

Une autre participante (Marion) abonde et apporte un exemple : lors d'un jeu d'émotions avec des jeunes de 16 à 22 ans, un **enseignant très dominant** voulait tout proposer, ce qui empêchait chaque jeune d'agir et d'avoir sa légitimité. Le problème n'est pas un excès de compétence mais un **manque de compétence relationnelle** : si l'on parle trop, on réduit la place des autres. À l'inverse, elle a connu des groupes en détresse devant un « faites ce que vous voulez » et qui **réclamaient un cadre**. Tout dépend des contextes (avec des enfants, on peut ouvrir davantage ; en prison, l'intervenant sait qu'il sera la seule compagnie à intervenir). La **compétence relationnelle** — mettre les personnes en relation, produire ensemble, ouvrir plutôt que fermer le sens (« le théâtre, ce n'est pas *un* truc, c'est multiple ») — est une compétence à part entière.

La réponse de Benoît : une question de posture

Benoît reconnaît s'être peut-être mal fait comprendre. Bien sûr, celui qui encadre — artiste ou non — vient avec ses compétences, y compris d'encadrement, et les **offre**. Ce qui importe sur le pouvoir d'agir, c'est que ces compétences ne soient pas **écrasantes** pour l'expression des autres. Il n'y a pas *une* bonne manière de faire ; chacun fait à sa façon.

La difficulté est surtout **institutionnelle et identitaire**. Lors d'une restitution devant les tutelles (DRAC, ville), un artiste ayant laissé les gens très libres peut voir son travail jugé « pas terrible » — alors même que le projet a produit des liens magnifiques et que l'artiste s'est peut-être lui-même laissé transformer. C'est pourtant cela, l'objet de l'art : Benoît revient à **John Dewey** (*L'Art comme expérience*, 1934) — l'art n'est pas un objet mais l'expérience vécue par un être humain.

D'où son astuce : restituer non pas le résultat, mais le **processus** dont le résultat fait partie. Cela suppose de **documenter le processus** (photos, journaux de bord) et que la restitution soit co-construite par les participants, qui en deviennent aussi les auteurs. Raconter ce qui a changé, ce qui s'est passé, embarque tout le monde — on est bien dans « l'art comme expérience » et non « l'art comme objet ».

Il insiste : recevoir ce que les autres disent de sa photo, sans répondre, est difficile — peut-être la chose la plus difficile —, mais l'effort de recevoir enrichit dans les deux sens.

Travailler avec des publics demande de s'ouvrir encore plus, ce qui n'est pas la norme dans nos habitudes de **démocratisation culturelle** (logique d'offre). Il évoque à nouveau les projets audiovisuels où l'artiste refait le montage a posteriori, où les participants se découvrent à l'écran (ce qui peut faire violence) et où l'on force la diffusion au mépris du **droit à l'image**. Les pratiques de production professionnelles n'ont pas à être « collées » sur le travail avec les publics : c'est l'occasion d'**inventer d'autres manières de faire** (par exemple des films en plan-séquence, montés pendant l'atelier). Lui-même vient toujours avec du **matériel en plus**, au cas où. Et si l'exigence artistique est placée dans la **qualité du lien**, alors les productions atteignent une qualité sans commune mesure, parce que tout devient simple.

L'objet-tiers

Benoît termine par le **tiers** en psychanalyse. Une relation à deux est une relation duelle, donc de pouvoir (« je te donne une consigne »), sans mauvaise intention. Le tiers, c'est l'objet qu'on place entre les personnes — ici le QR code, la consigne photo — par rapport auquel chacun reste autonome (« l'important, c'est qu'il y ait une photo »). C'est une scénographie où chacun fait ce qu'il veut. Il pratique beaucoup ces ateliers ouverts, notamment dans le champ social (papiers à découper, instruments, ordinateurs, appareils photo) : les gens vont vers ce qui leur plaît, commencent par la pratique, puis se rencontrent. Il encourage aussi les médiateurs à créer eux-mêmes. L'objet-tiers permet la rencontre ; sans lui s'installe une relation de pouvoir.

Le **cadre**, enfin, n'est pas fait d'interdictions : c'est ce qui **autorise**, ce qui permet aux personnes de se sentir autorisées à faire. Là encore, pas de manière unique.

L'identité

Dernier point : noter les prénoms, signer les photos des prénoms — des gestes qui prennent du temps et peuvent sembler inutiles, mais qui ancrent l'**identité** de chacun. L'identité est la chose la plus fragile, et le respect de la dignité des personnes est la base des droits culturels. Benoît observe que lorsque des gens ne se retrouvent pas nommés, ou que la page web n'est pas encore à jour, cela provoque une angoisse réelle : la symbolisation extérieure de l'importance de chaque individu compte énormément.

Retour du groupe sur Jean-Pierre Chrétien-Goni et la restitution

Plusieurs participants font écho à l'intervention de Jean-Pierre Chrétien-Goni : le fait de **ne pas nommer** les personnes en prison, la question de la restitution et de l'injonction à la « valorisation » (le beau spectacle), et surtout la **prédation** — un élu absent pendant des mois qui débarque, mobilise tout le monde, fait un discours de quatre minutes et repart, ce qui est vécu comme une agression.

Cela ouvre une note d'espoir concrète : il est désormais possible, dans les conventions, de mettre l'accent sur le **processus** et d'éviter les valorisations finales convenues. Le fait que les **droits culturels soient inscrits dans la loi depuis 2015-2016** aide à justifier cette démarche face à ceux qui trouvent le résultat « pas terrible » : on peut opposer que c'est le processus qui compte, textes à l'appui. Reste que ces intuitions se heurtent souvent aux habitudes (« on a toujours fait comme ça ») sans que la question du sens soit posée.

La séance se clôt là : le groupe part à pied vers l'apéro des régions, aux Gratte-ciel.